

25

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



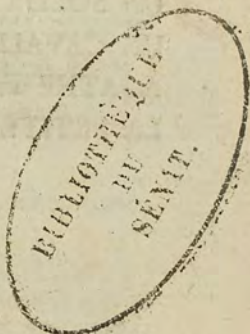
REVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ, ÉGALITÉ

FRATERNITÉ

LE DÉPART
DES
VOLONTAIRES VILLAGEOIS
POUR LES FRONTIERES,
COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE;

PAR LE CITOYEN LAVALLÉE.



A PARIS;
Et se trouve A LILLE;
Chez DEPERNE, libraire, rue neuve, en entrant
par la place, n°. 175.

1793.

PERSONNAGES.

LE MAIRE.

LE TABELLION.

MATHURIN.

M. SOUCL.

ALEXIS.

JACQUES CRUCHON.

UN COMMISSAIRE DE LA CONVENTION.

UN SOLDAT.

UN CAVALIER.

AGATHE FILLE DE MATHURIN.

LA PETITE JUSTINE.

LE DÉPART
DES
VOLONTAIRES VILLAGEOIS.
POUR LES FRONTIÈRES.

Le théâtre représente une place de village, l'arbre de la liberté, avec ces mots, liberté et égalité; une espèce de montagne dans le fond. La maison de Mathurin, à gauche, sur le devant du théâtre; des arbres, une table de pierre près la maison de Mathurin, et quelques chaises.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALEXIS, AGATHE.

AGATHE.

VIENS, Alexis, mon père dort, et je pourrions causer ensemble.

ALEXIS.

Ah ! l'honnête-homme que ton père. Dis donc, ma chère Agathe, pourquoi faut-il qu'il soit si riche et moi si pauvre ? Peut être que sans cela...

AGATHE.

Eh bien !

ALEXIS.

Eh bien ! peut-être que ton amant s'enhardiroit à lui demander ta main.

AGATHE.

Tiens, Alexis, mon père est riche, il est vrai, mais c'est un honnête-homme ; et je suis sûre qu'il accorde peu de mérite aux richesses dans les autres sur-tout.

ALEXIS.

Oui. Mais, avant tout, il faudroit que je lui

rende les quatre cens francs qu'il m'a prêtés pour avoir mon congé ; il faut s'acquitter d'un bien-fait avant d'en réclamer un autre , n'est-il pas vrai, Agathe ?

A G A T H E.

T'as-t-il souvent parlé de cette dette ?

A L E X I S.

Jamais, et par conséquent, elle en est plus sacrée.

A G A T H E.

Ah ! si le maire de not' village sçavoit cela, c'est un si brave homme lui. Que ne lui en parles-tu ?

A L E X I S.

Ah ben oui ! On dit que c'étoit un financier jadis que cette terre lui appartenoit, et que....

A G A T H E.

Et c'est un homme et d'un, et s'il fait le bien aujourd'hui, c'est qu'il avoit la volonté de le faire autrefois.

A L E X I S.

Oui, mais....

A G A T H E.

Mais, mais. Est-ce que je ne sommes pas tout un depuis que je sommes libres ; te souviens-tu de ce que nous ont dit ceux-là qu'avons été à la fédération ; est-ce qu'il y avoit là quelques distinctions de seigneurs et de peuple. Il y avoit des François, voilà tout.

A L E X I S.

N'être qu'à dix lieues de paris et n'avoir pu y aller. Tiens, ma chère Agathe, c'est peut-être la première fois de ma vie, où j'aurais passé sans peine six jours éloigné de toi.

A G A T H E.

Va, tant que tu ne me feras que de semblables infidélités, tu est bien sûr d'être pardonné d'avance. Mais, tranquillise-toi ! c'est aujourd'hui que je prêtons le serment à la République, et c'est tout comme une fédération ça.

A L E X I S.

Dis donc, dis donc, qu'est-ce qu'ils entendent donc par là, la République.

A G A T H E.

La République ! la République.

(5)

ALEXIS.

C'est du nouveau ça.

AGATHE.

Oui, c'est un terme nouveau. Tiens, c'est comme si je disions que je sommes tous frères.

ALEXIS.

Vrai! ah tant mieux!

AGATHE.

Tant y a qu'il n'y a plus de roi.

ALEXIS.

Plus de roi!

AGATHE.

Et qu'en mal donc. Pis que c'est un roi, ça ne peut pas être un frère.

ALEXIS.

Qu'est-ce que tu regardes donc?

AGATHE.

Le vois-tu ce brave homme?

ALEXIS.

Et qui?

AGATHE.

Eh! not' bon maire. Vas, je m'en vas tout lui conter ce que tu ne veux pas li dire.

ALEXIS.

Attend un moment qu'il soit seul; ne vois-tu pas avec lui ce vieux Mr. Souci, notre ancien bailli. Bon Dieu! qu'il a l'air refrogné. En vérité, je crois qu'il y a des êtres qui emmaigrissent de la joie des autres.

AGATHE.

C'est qu'il n'ont plus le plaisir de s'engraisser des chagrins d'autrui.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, LE MAIRE, M. SOUCI,

il est mis mesquinement, sans être en noir.

AGATHE.

Bon jour not' bon maire.

LE MAIRE. (*l'embrassant.*)

Bon jour, mes enfans, bon jour, mes amis,
ô douce et bienfaisante égalité! jadis, m'auroient-

ils abordé de la sorte. Un tête-à-tête ; mes enfans ; on voit bien que vous êtes sage ; où donc est le bon Mathurin ?

A G A T H E.

Il repose.

L E M A I R E.

C'est trop juste, il travaille toute la semaine à nous nourrir.

A G A T H E.

Monsieur.

L E M A I R E.

Plus de monsieur ; citoyen.

Mr. S O U C I.

Un moment. Le respect, la charge ;... il me semble à moi que citoyen ne...

L E M A I R E.

Sonne pas à votre oreille. Que voulez-vous ; mon ami, ce sont des jeunes gens ? Il faut leur apprendre leur langue ; la vôtre seroit un peu gothique pour eux.

Mr. S O U C I.

Ah ! vous avez toujours le petit mot pour rire.

(Il se retourne d'un air maussade et sérieux.)

A G A T H E.

Eh bien donc, citoyen ! V'la Alexis, et puis me v'la aussi. Est-ce que vous ne devinez pas que j'avons un petit mot à vous dire ?

L E M A I R E.

Parlez, mes enfans.

A G A T H E.

C'est bien dit ça ; mais c'est à vous et non à lui que je voulons parler : qu'est-ce qu'il fait là ?

L E M A I R E.

Vous entendez, mon cher Souci, ils veulent me parler en particulier.

Mr. S O U C I (*Le saluant ironiquement.*)

Adieu donc, citoyen, (*Fausse sortie.*) Autrefois j'avois grand soin qu'ils s'adressassent à moi, pour qu'il ne les entendit pas ; à présent, ils s'adressent à lui pour que je ne les entende pas. Quelle confusion de principe ! Quelle révolution ! Quel siècle ! Quand je pense qu'un homme...

L E M A I R E.

Eh bien, Souci !

Mr. S O U C I (*faisant une profonde révérence.*)

Votre serviteur de tout mon cœur, citoyen.

SCENE III.

LE MAIRE, AGATHE, ALEXIS.

A G A T H E.

Je crois que les révérences seront les dernières marques de la magistrature qu'il quittera.

LE MAIRE.

Que voulez-vous, mes amis, à son âge, on se corrige difficilement. Je vous écoute.

A G A T H E.

Oh ! not' bon maire. Tenez, vous êtes un brave homme vous ; et ce qui fait votre gloire, c'est que vous Pétiez il y a dix ans comme aujourd'hui. Eh bien ! vous ne croiriez pas. Alexis a peur de vous.

LE MAIRE.

Peur !

A L E X I S.

Peur ! non pas. Vous êtes un homme, je suis un autre ; et tenez, je suis franc. Si vous étiez méchant, je vous parlerois sans façon, au moins. Mais vous êtes bon, sensible, généreux, et la timidité est un hommage que l'on rend aux vertus de son semblable.

LE MAIRE.

Mon ami, la confiance est le véritable hommage que l'on doit à l'honnête homme, et je la réclame.

A G A T H E.

Eh bien donc ! vous j'aimez de tout not' cœur. Je vous dirons qu'Alexis est mon amant. Tout le monde le sait, et mon père aussi, car je ne voudrois pas avoir un amant en cachète de li. Eh bien ! Alexis, qui m'aime autant que je l'aime, n'ose me demander en mariage.

LE MAIRE.

Pourquoi ?

A L E X I S.

Son père est riche, et moi je suis pauvre.

LE MAIRE.

Qu'importe ?

A G A T H E.

C'est ce que je dis.

L E M A I R E.

Parlez, je vous appuierai.

A L E X I S.

Oui, mais auparavant il faudroit lui rendre quatre cent francs que je lui dois. Voyez quelle honte pour moi s'il alloit s'imaginer que je ne recherche sa fille que pour me dispenser de le payer. Ah ! plutôt mourir que de me voir soupçonné de quelqu'intérêt de mon amour pour Agathe.

L E M A I R E.

Comment lui devez-vous cet argent ?

A L E X I S.

Je fus soldat.

L E M A I R E.

Je le sais.

A L E X I S.

Je n'avois pour tout bien qu'une mère, veuve ; pauvre et infirme, et une sœur au berceau, cette petite Justine que vous voyez dans le village. A 16 ans, je tombai à la milice ; alors on n'alloit pas à la guerre de si bon cœur qu'aujourd'hui.

A G A T H E,

Pardié ! je le crois bien, on n'y alloit pas pour soi.

A L E X I S.

Je partis. Au bout de quatre ans, je vins les revoir ; un peu d'argent que j'avois amassé, servit à les secourir : mais quand il fallut retourner au régiment, je prévis le sort qui les attendoit, je pleurois. Mathurin étoit présent, il sort sans rien dire ; l'instant d'après il rentre : voilà quatre cents francs, me dit-il, achète ton congé et reste avec ta mère. Ah ! monsieur, vous avez un bon cœur, peignez-vous ce tableau. Nous l'embrassons, nous le pressons contre notre sein ; les larmes m'en viennent encore aux yeux. Je vole à ma chambre, je lui fais un billet ; je le lui apporte ; il l'a ce billet. Depuis, ma mère est morte ; ma sœur, trop jeune encore, n'a pas pu travailler : ainsi, vous le voyez, je n'ai pu m'acquitter.

L E M A I R E.

L E M A I R E.

Eh comment! depuis, vous n'avez pas trouvé d'amis.

A L E X I S.

Le moyen! dans un village, une somme si forte, à qui l'emprunter? Et puis, tenez quand on a besoin de secours, ce sont les pauvres qui sont vos amis et jamais les riches.

L E M A I R E, *tirant son porte-feuille.*

De semblables riches sont plus pauvres que vous. Tenez, voilà vos quatre cens francs, payez votre dette, puis demandez la main d'Agathe, je connois Mathurin, c'est un honnête-homme, il adore sa fille, il vous estime, il ne vous refusera pas. Mais si ce malheur arrivoit. Je suis son ami, il m'écouterait.

L E S D E U X J E U N E S G E N S.

Ah! not' ami.

A L E X I S.

Cet argent, vous permettrez qu'un jour je puisse...

L E M A I R E.

Me le rendre! pourquoi pas; j'échange un vil métal contre l'amitié d'un honnête-homme. Eh bien! mon ami, quand vous serez las de m'aimer, rendez-moi mon argent. Mais qu'est-ce que j'entends? Des violons.

S C E N E I V.

LES PRÉCÉDENS LE TABELLION,
M. SOUCI.

Tous les jeunes garçons du village et les jeunes filles.

L E M A I R E.

B R A V O, mes enfans, j'aime cette gaieté.

L E T A B E L L I O N.

Bon jour not' ami.

Mr. S O U C I, *sur le bord des rampes.*

Notre ami, notre ami, non je dis de pair à compagnon, c'est la mode. Bon dieu! bon dieu! quel siècle.

B

LE TABELLION.

Tiens ! est-ce que j'ous tort de chanter ; c'est hier que j'ous reçu le décret sur la république , et je nous sommes treitons rassemblés pour la fêter. Eh morgué ! depuis qu'il y a des fêtes dans le monde, il n'y en a jamais eu de plus naturelles.

Mr. S O U C I.

Oh ! il peut rire , lui ; il peut rire. Il est tabel-lion , il y aura toujours des contrats à faire. Mais moi pas le plus petit procès.

LE TABELLION.

Tels que vous les voyez , ils sont venus treitons me trouver. Allons , père la joie , un petit couplet pour aujourd'hui. Un petit couplet mes enfans , morgué , je le veux bien ; et puis v'la que je me gratte l'oreille , et puis v'la que ce bon creux que vous connoissez , je leus entonnons ste chanson.

Air : *La fête des bonnes gens.*

J'voyons dans l'martirologe
Plus d'un grand saint respecté ;
Mais il est tems qu'on y loge
La fête d'l'égalité :
Alle fut notre conquête ,
Et l'on dira dans mille ans ,
Le François fonda la fête , } *Le cœur fait chorus.*
La fête , des bonnes gens.

Il faut qu'une fois dans la vie
Chacun à rire ait son jour ;
Mes amis , malgré l'envie ,
C'est aujourd'hui notre tour :
Autrefois le monarchique
Etoit la fête des grands ;
Maintenant la république } *bis , en cœur.*
Est celles des bonnes gens.

Eh bien , Souci , tu ne chantes pas. Allons , maintenant la république est la fête des bonnes gens.

Mr. S O U C I , (*épellant*).

Maintenant la république est celle des bonnes gens.
(*Il se retourne d'un air de mauvaise humeur*).

SCENE V.

LES PRECEDENS, MATHURIN. (*Il sort de chez lui tout endormi.*)

MATHURIN

A QUI diantre en ont-ils, tous ces chanteurs ?
Ah ! vous voilà avec eux, not' bon Maire : je ne
sommes plus étonnés s'ils sont si joyeux.

LE TABELLION.

Qu'est-ce que tu dis donc, not' ancien ? Est-ce
que tu achèves ton rêve ? Réveille-toi donc, mor-
bleu ! est-ce que ce n'est pas aujourd'hui le premier
jour de la république.

MATHURIN.

T'as raison. Ah, mes amis ! le beau réveil.

LE TABELLION.

C'est comme stila de la France, il y avoit si
long-tems qu'elle dormoit.

LE MAIRE.

Mes amis, un mot.

LE TABELLION.

A l'ordre, citoyens, v'la not' Maire qui va nous
faire une émotion.

LE MAIRE.

Mes amis, vous vous disposez à fêter la Répu-
blique, je serois d'avis que nous commençons la cé-
rémonie par lui prêter.

LE TABELLION

Lui prêter ! dites donc donner ; je donnerons tout
pour la patrie.

LE MAIRE.

Ecoute donc !

Mr. SOUCI.

Messieurs, à l'assemblée nationale.

LE TABELLION.

Dites l'auguste assemblée.

Mr. SOUCI.

Eh bien ! eh bien ! pour un mot.

LE TABELLION.

A l'auguste assemblée.

M. SOUCI.

Soit, Messieurs, à l'auguste assemblée nationale.

LE TABELLION.

Ce n'est pas encore ça ; convention nationale.

Mr. S O U C I.

Pour un mot, faut-il tant chicaner. Assemblée ; convention , ça ne se ressemble-t-il pas.

L E T A B E L L I O N.

Oui , à-peu-près comme la foiblesse et la force. Eh bien ! qu'y fait-on à cette convention ?

Mr. S O U C I (*en colère.*)

On y interrompt pas l'orateur.

L E T A B E L L I O N.

Si fait , quand il parle contre le peuple.

Mr. S O U C I.

Mais dans le moment , le citoyen maire ne parloit pas contre le peuple.

L E T A B E L L I O N.

Si , il a dit que je prêtons. Je ne prêtons pas à la république , je donnons. C'est le plus beau droit de l'homme.

L E M A I R E.

Entendons-nous. Vous parliez de fêter la république , et moi je vous proposois , pour rendre la cérémonie plus auguste , de commencer par lui prêter le serment de la défendre jusqu'à la mort.

M A T H U R I N.

Ah morgué ! c'est bien dit ça.

L E T A B E L L I O N.

Eh bien non ! vous avez beau dire , cette expression de prêter le serment ne me convient pas du tout , elle ne vient pas du peuple , ça vient de quelque roi ça , il aura dit , je vous prête le serment d'être bon. Eh bien ! à quoi s'engageoit-il ? Ce qu'on prête , on le retire ; ne prêtons pas nous , jurons , ça tient mieux.

L E M A I R E E T M A T H U R I N.

Il a raison.

L E T A B E L L I O N.

Eh bien ! c'est-y bien penser ? Allons tout préparer.

M A T H U R I N.

Ah ça mais ! qui est-ce qui nous commandera ? Le commandant est à l'armée.

L E T A B E L L I O N , (*montrant le Maire.*)

Eh pardienne lui !

L E M A I R E.

Un maire , c'est incompatible : la loi , mes amis.

Tous les villageois ôtent leurs chapeaux.

L E T A B E L L I O N.

Ah ça ! qui nommerons-nous ?

LE MAIRE (*montrant Mathurin*).

Lui ; il a le double caractère du pouvoir souverain , laboureur et vermineux.

M. SOUCI.

Mais , écoutez donc messieurs , si vos représentans prêtent pour vous le serment à Paris , et que vous le prêtiez ici , il y aura un double emploi.

LE TABELLION, (*étonné*.)

Un double emploi. Est-ce que tu as été dans la finance. M. Souci ?

M. SOUCI.

Monsieur , je fus magistrat.

LE TABELLION.

Eh bien , magistrat ! laissez-nous faire un double emploi. Va, va, il ne se trouva jamais de déficit dans nos cœurs quand il s'agira de la Patrie. Allons , tambours , le rappel , la générale ; et vous , jeunes filles , un autel et des branchages....

LE MAIRE.

Un autel , oui. Mais point de branchages. Le ciel pour dais. La cérémonie est digne d'un tel dôme. Ah Souci ! vous êtes éloquent vous ; vous nous ferez un petit discours.

Mr. SOUCI.

Le citoyen Maire observera que je ne suis rien ici.

LE TABELLION.

C'est bien ce qui le fâche.

A G A T H E.

Mon père ; Alexis auroit un mot à vous dire.

M A T H U R I N.

Qu'est-ce que c'est ?

LE MAIRE.

Ah ! Mathurin ! je sçais ce que c'est : nous en causerons tantôt. Maintenant , ma belle amie , nous avons des choses plus pressées ; autrefois , mon enfant , on sacrifioit la patrie à la beauté , maintenant on oubliera quelquefois la beauté pour la patrie , et nos dames pensent trop bien pour en être jalouses.

M A T H U R I N.

Il a raison. Va t'en aider à tes compagnes. Ecoute , auparavant , va nous chercher une bonne bouteille de vin. Que voulez-vous , not' bon Maire , je ne sommes plus ingambes , laissons faire cette jeunesse ; et en attendant , je boirons à la santé de la nation.

M. SOUCI, (*quand il entend Mathurin parler de boire à la santé de la nation, il s'en va en groguenant. Agathe sert trois verres sur la table de pierre.*)

Ah bien oui ! la nation, elle est belle la nation.

MATHURIN, (*se mettant sur le passage de Souci.*)

Eh bien ! Souci, est-ce que tu ne restes pas ?

M. SOUCI.

Infinitement obligé.

MATHURIN, [*faisant un geste menaçant.*]

Tu restes.

M. SOUCI.

Ah ! puisque vous m'en priez avec tant d'instances :

MATHURIN.

Allons, à la santé de la nation.

LE MAIRE.

De tout mon cœur.

MATHURIN.

Eh bien, Souci ! est-ce que tu ne bois pas ?

M. SOUCI.

Je n'ai pas soif.

MATHURIN.

A la nation.

M. SOUCI.

Réellement impossible.

MATHURIN, (*levant le poing.*)

A la nation.

Mr. SOUCI, (*il prend le verre et se met à crier de toutes ses forces.*)

Vive la nation.

MATHURIN.

Allons, à la santé de nos digne représentants.

LE MAIRE.

Qu'ils vivent.

Mr. SOUCI, [*Il fait semblant de boire, et jette le vin ; qui est dans son verre, à côté de lui.*]

Qu'ils vivent.

MATHURIN.

Allons, tu bois de trop bon cœur pour n'en pas boire un troisième.

M. SOUCI.

Vous allez me griser.

MATHURIN.

Tant mieux. Tu ne serois pas le premier à qui le vin auroit donné la raison.

LE MAIRE.

De la raison : il en est plein, notre cher Souci. Peut-être qu'il redeviendra juge ; vous verrez quand il rendra la justice gratis.

M. SOUCI.

La.... justice *gratis*.... (à part). Mais c'est une injustice ça.

MATHURIN.

Qu'est-ce que tu marmotes entre tes dents. Hum. Je te crois toujours aristo.....

LE MAIRE.

Ah, ne prononcez plus ce vilain mot-là; depuis le 10 du mois d'août, il n'y en a plus.

Mr. SOUCI.

Il n'y en a plus, il n'y en a plus.

LE MAIRE.

Des loix, voilà ce qu'il nous faut, et l'instant après, elles réuniront tous les partis.

MATHURIN.

Vous le croyez.

LE MAIRE.

Sans doute. Qui blâme les loix ou leur résiste, c'est qu'il les craint; le scélérat seul les redoute; elles finissent par réunir les gens de bien.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, CRUCHON. (*Les jeunes filles empêchent Cruchon de passer.*)

CRUCHON.

GARE, gare donc; voyez donc comme c'est beau de se mettre comme ça devant le monde quand on court. C'est pourtant pour la nation que je cours: pour la nation, et vous m'interrompez dans ma commission. Oui sûrement, commission.... C'est que c'est très-désagréable.

MATHURIN.

Qu'est-ce qu'il a donc celui-là?

CRUCHON.

Un autrefois ne vous le faites pas dire deux fois; c'est que quand je dis gare, ça veut dire qu'on se retire gare de là. C'est que vous entendez bien ça, M. Mathurin; ces messieurs ne sont pas faits pour attendre: ça vient de Paris; quelques-uns qui vient de Paris, ça mérite qu'on y pense. Paris, c'est Paris.

MATHURIN.

Finiras-tu, bavard.

CRUCHON.

Bavard ! non : mais c'est que vous me recevez d'un air. Je vous dis que ces messieurs m'ont dit de vous dire ce que je vous aurois dit , si l'on m'avoit laissé dire.

MATHURIN.

Enfin, que t'ont-ils dit ?

CRUCHON.

Citoyen, m'ont-ils dit, le chapeau à la main dâ. Faites pas attention, boutes dessus, l'égalité citoyen, ils ne m'ont pas dit, Jacques Cruchon, parce que ces messieurs qui viennent de Paris ne sont pas obligés de sçavoir mon nom. Citoyen tout court, allez dire au citoyen Maire qu'il vienne nous parler.

LE MAIRE.

Le Maire ; eh ! qui sont-ils ?

CRUCHON.

Ce qu'ils sont, ce qu'ils sont, vous le verrez ce qu'ils sont ; ce sont de fiers hommes. Des cheveux, ni pus ni moins que les miens, sans poudre, une chaise de poste et un sabre. Ah ! il a le fil celui-là, j'en répondrais ben.

LE MAIRE.

Enfin, que demandent-ils ?

CRUCHON.

Comment ce qu'ils demandent. Oh, mon Dieu ! ce qu'ils demandent, des messieurs de la conservation nationale.

LE MAIRE.

De la convention, tu veux dire ; allons, viens Mathurin. (*Le maire, Mathurin et les autres qui sont en scène sortent, hors M. Souci.*)

CRUCHON.

C'est-y de la convention, qui m'ont dit ces messieurs : non, ce n'est pas de la convention, c'est de la conception nationale. Il faut bien que cela soit, car c'est la nation qui l'a conçu. Ces messieurs de la conception m'ont dit de vous dire que... ous qui sont-ils. Voyez comme c'est bonnête, on attend qu'une commission soit faite. Comment est-ce que je digèrerai mon rapport à-présent.

SCENE

SCENE VII.

M. SOUCI, CRUCHON.

M. SOUCI, (*à part.*)

Des messieurs de la convention nationale. Qu'est-ce que cela veut dire ? Interrogeons ce nigaud ? Je sçaurai peut-être...

C R U C H O N.

Et bien , M. Souci , vous n'allez pas voir ces messieurs ?

M. SOUCI.

Ah ! j'ai le temps ; et puis à mon âge , on ne court pas toujours comme un jeune homme.

C R U C H O N.

Oh ! je l'avois bien dit que vous ne pourriez pas toujours durer.

M. SOUCI.

Comment cela ?

C R U C H O N.

C'est-y pas vrai ; du temps jadis vous vous donniez tant de mal , vous couriez , vous alliez , vous veniez , vous criez ; c'étoit monseigneur par-ci , c'étoit monseigneur par-là ; monseigneur veut qu'on lui paie ci , monseigneur veut qu'on lui donne ça : on vous trouvoit par-tout ; le juif errant et vous c'étoit tout un. Vous croyez donc que je suis une bête ; que non , que non : j'aurions bien parié que vos jambes de ce temps-là , n'auroient pas pu vous servir pour stui-ci.

M. SOUCI, *à part.*

Hum. Le mauvais sujet (*haut*). Eh bien ! que veulent ces messieurs.

C R U C H O N.

Vous sentez bien , M. Souci , que je ne dirai pas cela à tout le monde.

M. SOUCI.

Mais je ne suis pas tout le monde , moi.

C R U C H O N. [*appuyé.*]

Heureusement.

M. SOUCI, (*en colère.*)

Ah ça ! qu'entends-tu par là ?

C

C R U C H O N.

Ne me tutoyez pas , monsieur , ça n'est pas encore décrété.

M. S O U C I.

Mais l'égalité..

C R U C H O N.

L'égalité, l'égalité ; je n'en veux pas avec vous de l'égalité. Chacun est maître de la sienne. De l'égalité avec des petites gens.

M. S O U C I.

Comment donc ? Comment donc ?

M. C R U C H O N.

C'est y pas vrai. Du temps d'autrefois , vous nous appeliez le petit monde ; eh bien ! c'est nous qui sommes le grand monde à présent , et vous le petit.

M. S O U C I.

Mais l'égalité n'est-elle pas pour tous les hommes.

M. C R U C H O N.

Oui. Mais il y a hommes et hommes ; les uns sont comme des montagnes , les autres comme des taupinières. Dansons la carmagnole , etc.

S C E N E V I I I.

LES PRECEDENS, ALEXIS, AGATHE.

C R U C H O N.

B O N jour donc , mon ami citoyen Alexis. Queu nouvelle mon garçon ?

A L E X I S.

De grandes , mon ami !

C R U C H O N.

De grandes...

A L E X I S.

Les Prussiens...

M. S O U C I.

Sont à Paris...

A L E X I S.

Pas tout-à-fait , ils prennent une autre route.

A G A T H E.

Ils sont battus ?

A L E X I S.

Mieux que ça.

CRUCHON.

Mieux que ça !

ALEXIS.

Ils sont en fuite.

M. SOUCI.

En fuite. Le roi de Prusse.

ALEXIS, lui frappant rudement sur l'épaule.

Vous en doutez, je crois.

M. SOUCI.

Pas précisément, mais c'est peut-être une gasconnade.

CRUCHON.

Une gasconnade ; il n'y en a plus en France ; M. Brunswick les a toutes accaparées pour ses manifestes.

AGATHE.

Où allez-vous ainsi, tout armé ?

ALEXIS.

Nous attendons ici les députés de la convention pour leur rendre les honneurs.

CRUCHON.

Eh ! ma pique, ma pique.

ALEXIS.

Où vas-tu ? Elle est là ; je l'ons apportée.

CRUCHON.

Bien obligé, mon bon ami, citoyen Alexis. Ah ça ! qu'est-ce que j'allons faire, en les attendant ?

ALEXIS.

Chanter, danser ; voilà comme on les reçoit partout.

CRUCHON.

C'est moi qui chante. Hum ! c'est moi qui chante. Ah ! ah ! les émigrés, ils peuvent jouer au brelan.

M. SOUCI.

Qu'est-ce que cela veut dire ?...

ALEXIS.

Chante donc. Qu'est-ce que tu jabottes, avec tes émigrés ?

CRUCHON.

Il n'ont peut-être pas beau jeu au brelan ? - Brelan de rois, et un qui retourne. Dansons la carmagnole :

Le roi de Prusse avoit promis

Qu'il viendrait souper à Paris :

Mais pour se rendre à nos avis :

Il s'en retourne en son pays.

J'en avons fait prier ,

Par notre canonnier.

Dansons la carmagnole , etc. (*le cœur fait chorus.*)

Brunswick , en faisant ses écrits ,

Disoit : les François seront pris :

Nous , en Républicains polis ,

Notre réponse eut bien son prix ;

J'avions pour encrier ,

L'arme du canonnier.

Dansons la carmagnole , etc. (*bis.*)

Brunswick , est un grand général ,

En retraite il n'a point d'égale :

Maintenant le nom d'annibal

Ne lui conviendrait pas si mal.

Chacun dit à cela

Il vient , voit , et s'en va.

Dansons la carmagnole , etc. (*bis.*)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, LE TABELLION,
MATHURIN, LE MAIRE, LE COMMISSAIRE
DE LA CONVENTION.

(PLUSIEURS OFFICIERS MUNICIPAUX EN ECHARPE.)

LE TABELLION.

P LACE, place, voilà les commissaires.

ALEXIS.

Où est le commandant ?

MATHURIN.

Le voilà , le voilà. Jeunesse à vos rangs. Portez
armes. Tambour au champ.

LE MAIRE , (*il entre sur la scène avec les commissaires, quand
Mathurin a dit au champ et que le tambour a battu au champ.*)

Citoyens , la moitié de notre jeunesse est déjà aux
frontières ; voilà ce qui nous reste , et nous attendons
les ordres de la patrie. Vous voyez que nous som-
mes debout.

LE COMMISSAIRE.

Comme toute la France, et je vous en félicite , mes
frères. Nous vous avons apporté des nouvelles heu-

reuses; les tyrans fuient devant la majesté du peuple; mais la nonchalance après la victoire, n'est faite que pour les esclaves; un peuple libre ne doit jamais s'asseoir tant qu'il reste des trônes; attendons, pour nous livrer au repos, que la liberté de nos voisins serve de rempart à la nôtre. Enfans de la patrie! multiplions nos forces, non par un sentiment de crainte, mais pour épargner le sang de nos frères, celui de nos ennemis même; songez, mes camarades, qu'ils peuvent devenir libres un jour; et que cette raison suffit pour nous les rendre sacrés. Qui d'entre vous veut partir?

T O U S.

Tous, tous.

C R U C H O N, (*après les autres.*)

Tous, tous.

L E C O M M I S S A I R E.

J'admire ce noble empressement. Allons, mes camarades, quittez vos armes, nous allons expédier vos ordres, et demain nous partirons.

A L E X I S.

Pourquoi pas tout-à-l'heure.

L E C O M M I S S A I R E.

La réflexion est bien digne d'un François; mais ne vous faut-il pas le temps de vous préparer, faire vos sacs.

A L E X I S.

Nous préparer, faire nos sacs. Ah! vous allez voir: jeunes filles à vos postes. (*Toutes les filles vont chercher les sacs de leurs amans.*)

C R U C H O N.

Monsieur... Citoyen, irons-je-ty à Paris.

L E T A B E L L I O N.

Pourquoi faire à Paris.

C R U C H O N.

Pourquoi faire, pour défilér devant l'assemblée.

M A T H U R I N.

Tais-toi donc: j'y défilerons en revenant.

C R U C H O N.

Tiens, je n'y pensois pas. Ça voudra dire j'avons vaincu.

A L E X I S.

Oui, oui, ça vaut mieux que de dire, nous allons vaincre.

C R U C H O N.

Ah ça ! mais ceux qui ne reviendront pas, ils n'auront pas grand' chose à dire eux.

A L E X I S.

Que tu es donc nigaux. Eh ! ne rapporterons-nous pas leur esprit.

C R U C H O N.

Ah bien ! si je reste, tu rapporteras le mien, ça ne sera pas lourd.

M A T H U R I N, [*Agathe a apporté à Alexis son sac, et elle l'aide à passer dans les bras.*]

Est-ce que tu ne lui donne rien pour sa peine ?

A L E X I S, (*allant pour l'embrasser.*)

Oh ! pardonnez-moi.

A G A T H E.

Oh ! que non. On diroit que je sers la patrie par intérêt.

L E M A I R E, (*au Commissaire*)

Vous direz à la convention que chacun ici fait bien son devoir.

L E C O M M I S S A I R E.

N'en doutez pas : l'esprit est toujours excellent quant le maire et ses administrateurs sont de bons citoyens.

M r. S O U C I, (*à part*).

On parle à tout le monde, on ne fait pas seulement attention que je suis là. Moi, qui jadis avoit cette prépondérance.... J'ai envie de m'en aller. Oh ! il n'y a plus de politesse.

L E C O M M I S S A I R E.

Enfans de la patrie ! vous allez la servir. Confiance, constance, discipline sur-tout, point de liberté sans discipline ; ce n'est qu'aux esclaves à l'enfreindre.

M A T H U R I N.

Citoyen, j'allions jurer de mourir pour le maintien de la République ; je ne pouvions choisir un plus beau moment : accusez-nous jamais si je sommes parjures. Jeunesse, à vos rangs. Du silence et du respect sur-tout ; je sommes sous les yeux de la patrie.

SCENE X.

LES PRECEDENS, LA PETITE JUSTINE ;

MATHURIN.

ALLONS , citoyen maire , dictez-nous le serment , et puis-je n'aurons plus qu'à partir.

ALEXIS.

Un moment , mon père , vous sentez combien un tel serment imprime de respect , il faut avoir le cœur pur pour le prononcer. Mes amis , vous savez tout ce qu'il a fait pour moi ; voici le digne père de ce que j'aime , et le plus bel instant de m'acquitter envers mon bienfaiteur. Mathurin , voilà vos quatre cens francs.

MATHURIN.

D'où te vient cet argent ?

LE MAIRE.

Il est à lui , je cautionne sa probité.

MATHURIN , [*il fouille à sa poche , prend le billet d'Alexis*].

Alexis ! reconnois-tu ton billet ? [*Il le déchire.*] Tiens , voilà comme on reçoit la dette d'un infortuné , quand il va combattre pour la liberté. Garde ton argent , tu ne me dois rien.

ALEXIS.

Ah Mathurin !

LE MAIRE.

Il ne tiendra qu'à vous qu'il vous doive le respect filial.

MATHURIN.

Je vous entends ; mes enfans , vous vous aimez. Alexis , à ton retour voilà ta femme.

LES DEUX JEUNES GENS.

Ah mon père !

ALEXIS , (*au maire.*)

Maintenant... Cet argent ne m'est plus nécessaire , souffrez.

LE MAIRE.

Mon ami ! je ne donne point , je ne prête point à mon semblable ; le pauvre est le créancier du riche ; vous étiez le mien , et j'ai payé ma dette.

ALEXIS.

Oh ciel et cet argent !

LE MAIRE.

Il est à vous et je suis sûr que vous l'emploierez bien.

ALEXIS , (*avec enthousiasme*). Oui , oui , j'y compte au moins. O France : ô ma patrie ! qu'il me serve à te rendre un citoyen. M. Souci , vous perdez , dit-on , à la révolution , un peu d'humeur

trompe la droiture de votre cœur. Prenez cet argent , qu'il vous dédommage , et je ne vous demande que d'être bon françois.

M. SOUCI, (*confus.*)

Oh dieu ! ô dieu ! Comment haïr.... Citoyens , je suis rendu , je suis vaincu. Ah ! l'intérêt particulier ne peut jamais l'emporter sur le bonheur général.

CRUCHON.

M. Souci, vous ne prendrez pas l'argent ?

M. SOUCI.

Pardonnez-moi , citoyen , je le prendrai.

CRUCHON.

Belle conversion !

M. SOUCI.

Elle est sincère ; c'est pour en faire un digne usage , [*un commissaire*] citoyen , je l'offre à la convention pour les frais de la guerre.

LE COMMISSAIRE.

Recevez en retour le titre de citoyen françois ; c'est un trésor que l'on n'acquiert que par les vertus.

M. SOUCI.

Puisse mes semblables s'en convaincre.

LE COMMISSAIRE.

Cela viendra , n'en doutez pas ; le germe de la vérité est dans le cœur de tous les hommes. Allons , le serment et partons.

MATHURIN, (*M. Souci prend une pique que Cruchon lui présente , et un bonnet , et se met dans les rangs.*).

Tambour , le roulement.

LE MAIRE.

Citoyens ! vous jurez de défendre de tout votre pouvoir et de tout votre sang la République , de respecter les personnes , les propriétés , et de mourir à votre poste pour l'intérêt de la Patrie.

T O U S

Nous le jurons.

LE MAIRE.

Et moi aussi , je le jure. Vive la République ! vive la République !

T O U S.

Vive la République ! vive la République !

LE COMMISSAIRE.

Allons , citoyens chantons le *Te Deum* de la liberté et partons.

(*L'on exécute la marche avec pompe , et l'on monte la montagne du fond pour former un tableau.*)

A Y I S.

On trouve chez le même Libraire toutes sortes de nouveautés. Il tient un magasin de pièces de théâtre , et un assortiment de brochures , concernant l'état militaire , et des almanachs nouveaux. Il donne aussi des livres en lecture. Le tout à juste prix.

